



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Homme ordinaire ou monstre sanguinaire ? Sommes-nous tous des bourreaux en puissance ?

Nathalie Peeters

Mémoire d'Auschwitz ASBL

Mai 2021

Herero, Arméniens, Juifs, Tutsi... La nature humaine est parfois susceptible du pire comme en attestent les génocides et violences de masse. Si les témoignages des survivants nous permettent d'appréhender la souffrance des victimes, il en existe peu des bourreaux, rares sont ceux qui ont raconté leurs crimes. Certains ont cependant été contraints de le faire lors de procès.

Le bourreau est-il un homme ordinaire, responsable de ses actes ou un monstre sanguinaire ? Les avis divergent et font toujours l'objet de discussions ou de controverses.

En 1992, est publié *Ordinary Men: Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland (Des hommes ordinaires : Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne)*¹ rédigé par l'historien américain Christopher Browning spécialiste de la Shoah. Celui-ci a popularisé le concept du bourreau/homme ordinaire. La question à laquelle le livre se propose de répondre est la suivante : comment des gens ordinaires ont-ils pu se métamorphoser en bourreaux ?

Browning a étudié les témoignages de 125 anciens membres du 101^e bataillon de réserve de la police allemande. Ces récits ont été recueillis par la justice allemande dans le cadre de l'enquête judiciaire dont cette Unité a fait l'objet durant les années 1960. 500 hommes composaient ce bataillon, constitué de réservistes qualifiés de bons pères de famille. Ces hommes issus du prolétariat ne sont ni des antisémites ni des fanatiques endoctrinés. En juillet 1942, ils sont envoyés à Józefów dans le sud-est de la Pologne où on leur ordonne d'abattre à bout portant 1 500 civils juifs innocents. Leur commandant Wilhelm Trapp propose aux plus âgés de ne pas participer au massacre, mais seule une dizaine d'entre eux opte pour ce choix.

De juillet 1942 à novembre 1943, les victimes du 101^e bataillon sont estimées à plus de 80 000, assassinées sur le champ ou déportées à Treblinka.

À la suite de cette étude, Browning conclut que tout individu soumis à des circonstances particulières peut se transformer en bourreau. La soumission à la loi, l'obéissance à l'autorité, l'endoctrinement, la cohésion au groupe, la déshumanisation des victimes constituent des facteurs qui peuvent entraîner un homme « ordinaire » à devenir un assassin.

Il rejoint en cela le débat lancé par Hannah Arendt lors du procès d'Adolf Eichmann à Nuremberg en 1961 sur la « banalité du mal ». Celle-ci considérait Eichmann comme un « homme ordinaire », un bureaucrate obéissant dépourvu de fanatisme et non comme un monstre sanguinaire.

¹ Traduit de l'anglais par Élie Barnavi, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

Il eût été réconfortant de croire qu'Eichmann était un monstre [...] L'ennui avec Eichmann, c'est précisément qu'il y en avait beaucoup qui lui ressemblaient et qui n'étaient ni pervers ni sadiques, qui étaient, et sont encore, terriblement et effroyablement normaux. Du point de vue de nos institutions et de nos critères moraux de jugement, cette normalité était beaucoup plus terrifiante que toutes les atrocités réunies, car elle supposait [...] que ce nouveau type de criminel, tout hostile au genre humain qu'il soit, commet des crimes dans des circonstances telles qu'il lui est pour ainsi dire impossible de savoir ou de sentir qu'il fait le mal².

Des études ultérieures, basées notamment sur des documents signés de la main d'Eichmann, ont remis en cause cette théorie, et ont démontré que celui-ci était en fait un antisémite notoire parfaitement conscient de ses actes et convaincu de leur légitimité.

Les premiers résultats de travaux de recherche sur la soumission à l'autorité sont publiés en 1963 dans le *Journal of Abnormal and Social Psychology*. Stanley Milgram, professeur à Yale, désirait comprendre comment des hommes et des femmes « ordinaires » avaient pu être complices de la Shoah ou y avaient participé. Il a alors mené une expérience visant à observer le degré d'obéissance des individus.

Il a, pour ce faire, recruté des gens dits « normaux » sans profil particulier qui pensaient participer à une expérience scientifique sur la mémoire.

Celle-ci s'est déroulée de la manière suivante : trois acteurs sont présents : le participant (dont on va observer le comportement), le scientifique (représentant l'autorité légitime symbolisée par le port d'un uniforme, une blouse blanche) ainsi qu'un comparse-acteur attaché sur une chaise dans une pièce voisine. Le participant est chargé de faire répéter au comparse une liste de noms.

S'il ne répond pas correctement, il doit lui administrer des décharges électriques allant de 15 à 450 volts (qu'il ignore être fictives). À partir de 150 volts, le comparse commence à manifester sa souffrance par des cris de douleur, à 300 volts il refuse de répondre, et à 330 volts il simule l'inconscience. Quand un participant décide d'arrêter, le scientifique lui intime de continuer.

Les participants présentent en majorité des signes d'agitation intense qui se manifestent par des tremblements, des sueurs, des rires nerveux. Ils sont conscients d'enfreindre la morale, mais le devoir d'obéissance l'emporte.

À chaque mauvaise réponse, la décharge est de plus en plus puissante, mais cela n'empêcha pas 82,5 % d'entre eux d'atteindre le cap de 150 volts et 65 % de poursuivre l'expérience jusqu'à infliger 450 volts...

En conclusion, il s'avère que des participants ont commis des actes de torture sans d'autres motivations que d'obéir aux ordres donnés. Comment l'expliquer ? Après l'expérience, ils l'ont justifié par le fait qu'ils n'étaient que de simples exécutants, leur responsabilité n'était pas engagée, ils n'ont fait qu'obéir aux ordres donnés... Milgram donne à cet état de fait le nom d'état agentique :

Typiquement, l'individu qui entre dans un système d'autorité ne se voit plus comme l'auteur de ses actes, mais plutôt comme l'agent exécutif des volontés d'autrui. À partir de ce stade, son comportement et son équilibre interne subissent des altérations si profondes que l'attitude nouvelle qui en résulte met l'individu dans un état différent de celui qui précédait son intégration dans la hiérarchie. C'est ce que j'appellerai l'état

² Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, traduit de l'anglais par Anne Guérin, Paris, Gallimard, 1966, p. 477.

« agentique » par quoi je désigne la condition de l'individu qui se considère comme l'agent exécutif d'une volonté étrangère, par opposition à l'état autonome dans lequel il estime être l'auteur de ses actes³.

Au fil du temps, Milgram a mené 18 variantes de cette expérience ; un millier de personnes y ont pris part ; elle a été réitérée dans de nombreux pays, avec des taux d'obéissance importants à chaque fois.

En mars 2017, une expérience similaire réalisée par l'université de Varsovie montre que 72 des 80 participants ont accepté d'administrer 450 volts. Preuve en est que la société n'a toujours pas intégré les dangers de l'obéissance aveugle.

En 1971, une autre expérience s'intéresse aux agissements d'individus « ordinaires » confrontés au milieu carcéral. Nommée « Stanford prison experiment », elle est dirigée par le psychologue Philip Zimbardo.

Celui-ci transforme les sous-sols de son laboratoire de l'université de Stanford en prison factice. 24 étudiants « ordinaires » sont invités à y rester enfermés quinze jours.

À la suite d'un tirage au sort, les uns joueront le rôle de gardiens, les autres de prisonniers. Ils ont interdiction de se livrer à la violence physique, mais aucune autre consigne ne leur est donnée.

Dès le deuxième jour, une tentative de rébellion des prisonniers entraîne des comportements de « type sadique » chez un tiers des gardiens. Les détenus sont victimes de sévices moraux et d'humiliations, et vivent un véritable enfer.

Zimbardo déclare que les gardiens se montrent très inventifs quant aux humiliations à infliger aux prisonniers. Ceux qui ne participent pas ne s'interposent à aucun moment.

La situation est incontrôlable et il est mis un terme à l'expérience au bout de six jours. Des étudiants « ordinaires » se sont pris au jeu et ont abusé du pouvoir donné⁴.

Quand sont diffusées en avril 2004 des photos de soldats américains humiliant et torturant des détenus arabes dans la prison d'Abu Ghraib, près de Bagdad, Zimbardo intervient. Il est appelé par la défense en tant qu'expert psychologue lors du procès d'un jeune soldat accusé de violation des droits humains. Il témoigne en sa faveur et tente d'expliquer qu'il n'est nullement un psychopathe, mais qu'il a participé aux actes de torture parce qu'il n'y avait pas de supervision et qu'il a été influencé par un caporal.

Il affirme dans un documentaire diffusé sur CBC en 2006⁵ : « Quand on voit des gens faire de mauvaises choses, on se dit tout de suite que c'est parce que ce sont des gens mauvais. Mais ce que l'on sait grâce à notre étude, c'est qu'un ensemble de variables sociologiques peuvent pousser des gens ordinaires à faire de mauvaises choses dont ils ne s'imaginent même pas capables. »

Son témoignage ne convaincra pas les juges qui condamnèrent le jeune homme à huit ans de prison.

³ Stanley Milgram, « Behavioral study of obedience », *The Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1963.

⁴ L'expérience, même si elle a connu un écho extraordinaire et est entrée dans la culture populaire américaine, a été fortement remise en cause depuis. En effet, des enquêtes ultérieures ont montré que Zimbardo avait pris beaucoup de libertés avec les règles scientifiques.

⁵ *The Big Picture: Human behavior experiments*, CBC, 2006.

Dans son livre *Des hommes vraiment ordinaires ? Les bourreaux génocidaires*⁶, l'historien français Didier Epelbaum adopte une approche radicalement différente de la problématique. Il soutient que les bourreaux ne peuvent pas être qualifiés d'hommes ordinaires.

Il s'est penché plus particulièrement dans cet ouvrage sur l'exemple du génocide des Arméniens, la Shoah, le régime de Pol Pot, et le génocide rwandais.

L'analyse qu'il forme vise à démontrer qu'un génocide est régi par une élite génocidaire, une poignée d'individus relevant d'un système politique qu'il nomme « cidocratie ».

Ils recrutent *des hommes jeunes qui adhèrent à l'idéologie, obéissant à l'autorité, et qui n'hésitent pas à recourir à la violence. Si cette « cidocratie » peut assujettir des hommes « ordinaires » à participer à des crimes de masse comme au Rwanda, ceux-ci ne constituent pas le noyau dur de la machine génocidaire.*

Enfin, d'autres travaux ont montré que l'obéissance ne suffit pas pour expliquer de tels comportements criminels par des gens « ordinaires ». En effet, les exécuteurs des génocides, que ce soit au Rwanda, en Allemagne ou en Bosnie, étaient habités par une idéologie et agissaient parfois en toute conscience pour ce qu'ils jugeaient être « bien », parce qu'ils avaient le sentiment d'être confronté à une situation exceptionnelle, une menace existentielle qu'une propagande efficace avait fini par rendre crédible dans leurs esprits.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

⁶ Paris, Stock, 2015.